

ciplés, une vieille femme s'était mise à crier qu'on lui avait volé une petite chèvre blanche, et elle avait accusé du méfait le Nazaréen et sa suite. On l'avait d'abord contredite, puis on avait essayé de la calmer, mais elle s'obstinait à proclamer que nul autre que Jésus ne pouvait être coupable du vol, et beaucoup de gens qui la croyaient, voulaient courir à la poursuite des larrons. Quoiqu'on eût bientôt retrouvé la chevrette, qui s'était perdue dans les broussailles, on décida néanmoins que Jésus était un imposteur et peut-être même un voleur.

— Ah ! c'est ainsi ! s'écria Pierre, les narines gonflées. Seigneur, veux-Tu que je retourne vers ces imbéciles et que je...

Mais Jésus, qui avait, durant toute cette explication, gardé le silence, le regarda avec sévérité, et Pierre se tut et se cacha derrière les autres. Et comme si rien de tout cela ne s'était passé, personne ne parla plus de cette

geait rien ; elle buvait seulement du vin rouge. Aussi tombait-elle d'épuisement, et je suis tombé avec elle...

Thomas se leva, et quand il se fut éloigné de quelques pas, il s'écria :

— En vérité, je crois, Judas, que c'est Satan qui t'inspire.

Et tandis qu'il s'enfonçait dans la pénombre crépusculaire, il entendit la caisse pesante qui tintait plaintivement dans les mains de celui qu'il venait de quitter. Il lui sembla qu'à ce tintement se mêlait le rire de l'Isca-riote.

IX

Ce fut justement à cette époque que Judas fit le premier pas décisif vers la trahison : il se rendit en cachette chez Anne, le grand-prêtre. On le reçut très froidement ; sans se troubler, il demanda une audience qu'on finit par lui accorder. Demeuré seul avec le grand-prêtre, vieillard sec et austère qui, dédaigneusement, le toisait par-dessous ses lourdes paupières pendantes, il raconta que lui, Judas, était un pieux Israélite, devenu disciple du Nazaréen Jésus, dans le seul but de confondre l'imposteur et de le livrer aux mains des autorités.

— Qui est-ce, ce Nazaréen ? demanda Anne avec mépris et feignant d'entendre pour la première fois le nom de Jésus.

noir et long, et avertissait mystérieusement le disciple :

— Prends garde, Thomas, les heures douloureuses vont venir. Etes-vous prêts ? Pourquoi n'as-tu pas pris l'épée que j'ai apportée ?

L'apôtre répondait par des explications judicieuses :

— Nous ne sommes pas habitués à manier les armes. Si nous nous mettions à lutter contre les soldats romains, nous serions battus, à coup sûr. Et puis, tu n'as apporté que deux épées : que peut-on faire avec deux épées ?

— On peut en trouver d'autres. On peut prendre celles des soldats, répliqua Judas impatienté, et le grave Thomas à son tour sourit sous sa moustache retombante :

— Ah ! Judas, Judas ! Où donc as-tu dérobé celles-ci ? Elles ressemblent étrangement aux glaives des Romains.

— Je les ai volées. J'aurais pu en prendre

ne pas savoir ce qu'étaient ces pensées, il ne voulait pas s'en soucier, mais il les sentait sans répit. Et par moments, elles se mettaient à le broyer de tout leur inimaginable poids. Et c'était comme si la voûte d'une caverne rocheuse se fût lentement abaissée sur la tête de l'Isariote. Alors, il portait la main à son cœur, il s'efforçait de bouger, comme s'il eût été transi de froid, et il se hâtait de regarder ailleurs, sans pouvoir fixer les yeux nulle part. Lorsque Jésus sortit de chez Caïphe, l'Isariote, tout proche de Lui, rencontra Son regard lassé et, sans s'en rendre compte, il hocha amicalement la tête à plusieurs reprises.

— Je suis ici, mon fils, je suis ici ! murmura-t-il précipitamment, et il poussa avec colère un homme qui se tenait sur son chemin. Maintenant, la foule criarde et pressée se dirigeait vers la maison de Pilate, où avaient lieu le dernier interrogatoire et le jugement. Judas examinait avec une curiosité

il regarde le soleil rond qui s'efforce en vain de brûler et d'aveugler, et il sent sous ses pieds et le ciel et le soleil. Infiniment et joyusement seul, il éprouve avec fierté l'impuissance de toutes les forces agissantes dans le monde et il les précipite toutes dans l'abîme.

Et il s'en va plus loin, du même pas paisible et assuré. Et le temps ne va ni en avant ni en arrière ; docilement, de la même allure que le Judéen, il progresse de toute son invisible et énorme masse.

Tout est accompli.

pête ; il ne se leva pas, il ne sortit pas, il n'alla pas voir ce qui se passait. Et pendant toute la nuit, jusqu'au matin, les cyprès sifflèrent sur sa tête et la porte tourna sur ses gonds avec un son plaintif, laissant pénétrer dans la demeure, le désert glacial, fureteur et avide. Tout le monde fuyait Lazare comme un lépreux et, comme à un lépreux, on lui aurait volontiers attaché au cou une clochette, afin d'éviter toute rencontre avec lui. Mais quelqu'un remarqua en pâlisant qu'il serait terrible d'entendre, la nuit, le tintement de cette clochette ; d'autres personnes furent du même avis.

Et comme Lazare ne prenait pas non plus soin de lui-même, il serait mort de faim si les voisins, craignant on ne sait quoi, n'eussent pourvu à sa nourriture ; les enfants la lui apportaient. Ils n'avaient pas peur de Lazare ; ils ne se moquaient pas non plus de lui, comme ils ont coutume, dans leur

— Ne lève pas les yeux sur moi, Lazare ! ordonna-t-il, quand celui-ci entra. J'ai entendu dire que tu es pareil à la Méduse et que tu transformes en pierre tous ceux que tu regardes. Moi, je veux t'examiner et parler un peu avant d'être pétrifié, continua-t-il, avec une jovialité impériale non dépourvue de crainte.

Il s'approcha de Lazare et étudia attentivement le visage et le bizarre vêtement nuptial du ressuscité. Malgré sa vue perçante, il fut dupe des artifices de toilette employés.

— Ah ! tu n'as pas l'air terrible, respectable vieillard ! Quand l'horrible prend un aspect si agréable et si digne, il n'est que plus redoutable pour le peuple. Parlons un peu, maintenant...

Auguste s'assit et, questionnant du regard autant que de la parole, il commença :

— Pourquoi ne m'as-tu pas salué quand tu es entré ?

Lazare répondit avec indifférence :

